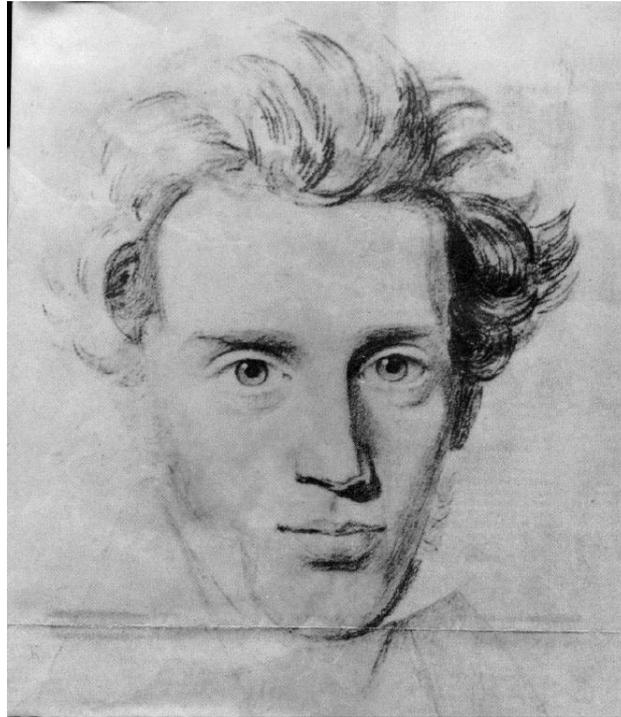


Kierkegaard et la mélancolie



Søren Kierkegaard, 1813-1855

Jules d'Espinay Saint-Luc

« Rosalind : They say you are a melancholy fellow.

Jaques : I am so; I do love it better than laughing.

Ros. : Those that are in extremity of either are [...] worse than drunkhards.

Jaq. : Why, 'tis good to be sad and say nothing.

Ros. : Why, then, 'tis good to be a post. »

Shakespeare, *As you like it*, IV-1

« Qu'est-ce donc que la mélancolie? C'est l'hystérie de l'esprit. Il vient dans la vie d'un homme un moment où l'immédiateté a pour ainsi dire mûri et où l'esprit demande une forme supérieure où il veut se saisir lui-même comme esprit. L'homme, en tant qu'esprit immédiat, est fonction de toute la vie terrestre, et l'esprit, se ramassant pour ainsi dire sur lui-même, veut sortir de toute cette dissipation

[entendue, au sens pascalien de divertissement, comme la dissolution de l'être dans la multitude. *J. d'E S.-L.*] et se transfigurer en lui-même; la personnalité veut prendre conscience d'elle-même dans sa validité éternelle. Si cela n'arrive pas, le mouvement est arrêté, et si elle est refoulée, alors apparaît la mélancolie. On peut faire beaucoup pour l'ensevelir dans l'oubli, on peut travailler, on peut se servir de moyens plus innocents que ceux d'un Néron, mais la mélancolie reste. Il y a quelque chose d'inexplicable dans la mélancolie. Celui qui a de la peine ou des soucis en sait la cause. Si on demande à un mélancolique la raison de sa mélancolie, ce qui l'opprime, il répondra qu'il ne le sait pas, qu'il ne peut pas l'expliquer. C'est en cela que consiste l'infini de la mélancolie. Et la réponse est tout à fait juste; car, aussitôt qu'il le sait, la mélancolie n'existe plus, tandis que la peine de celui qui est affligé ne cesse pas du fait qu'il sait la raison de sa peine. La mélancolie est un péché, elle est au fond un péché *instar omnium*, c'est le péché de ne pas vouloir profondément et sincèrement et c'est donc la mère de tous les péchés [entendue plutôt dans le sens de la procrastination, si bien illustrée par Oblomov, lequel est présenté comme *Un héros de notre temps* par son auteur, Ivan Gontcharov (1812-1891), assez exact contemporain de Søren Kierkegaard (1813-1855) *J. d'E S.-L.*]. Cette maladie, ou plus correctement, ce péché est très fréquent de nos jours, et c'est par exemple celui sous lequel gémit toute la jeunesse de l'Allemagne et celle de la France. [...] ...Le fait d'être mélancolique n'est pas un mauvais signe, car la mélancolie ne touche généralement que les natures les plus douées. [...] ... Aucun homme ne peut devenir transparent pour lui-même. Par contre, les gens dont l'âme ne connaît pas du tout la mélancolie, sont ceux dont l'âme n'a pas l'idée d'une métamorphose. [...] ...Beaucoup de médecins [pensent] que la cause de la mélancolie réside dans l'état physique, et, ce qui est assez curieux, ils ne peuvent pas malgré cela la maîtriser; il n'y a que l'esprit qui puisse le faire.”

Ce paragraphe que Kierkegaard qualifie aussitôt de "digression" (p. 487 de l'édition de poche Tel, Gallimard) répond pourtant directement, par la négative impliquant la mélancolie, à cet impératif catégorique qu'expose, sur quelque 600 pages, *OU BIEN...OU BIEN (Enten... Eller en danois, publié en 1843)* - en un seul mot, exige K.; ce ne sont pas, dit-il, des « conjonctions disjonctives », (bel exemple d'oxymore et de contradiction à surmonter), mais une interjection que l'auteur supposé de la dernière longue lettre du recueil - comprenant huit essais,

dont *Le Journal du Séducteur*, auxquels répondent deux longs développements sous forme de lettres qui empruntent elles-mêmes beaucoup au genre littéraire du sermon, c'est un cri plutôt, disais-je, que S. K. lance à l'humanité: il faut choisir, c'est un devoir de se résoudre à prendre parti – non pas entre le bien et le mal, mais entre l'indifférence et l'engagement. On est assurément loin de l'engagement sartrien, mais on se trouve, entre médiation et méditation, aux avant-postes d'une doctrine de la liberté, bien qu'en pleine manifestation hégélienne de la phénoménologie de l'Esprit, dans une tentative, elle aussi désespérée, d'échapper aux cruelles tenailles du dépassement (*Aufhebung*) de la contradiction – K. évoque un instrument de torture du moyen-âge, appelé « la demoiselle » dont les bras servaient, en se resserrant, à produire une mortelle étreinte.

On pourrait assurément aussi ranger sous la bannière de Rabelais le subtil et moqueur prêchi-prêcha de Kierkegaard qui n'offre pas d'alternative à la question restée sans réponse de Panurge: me marierai-je, ne me marierai-je point? Car chacun sait bien qu'on ne peut rester dans les nuages (*nubes*), dans l'indécision, quand on se marie (*nubere*), en engageant la confiance d'une fille nubile, sa fiancée.

Qu'on me pardonne une courte digression! Kierkegaard renvoie encore à Rabelais lorsque, sur le point d'achever *Le Journal du Séducteur* (p. 330), il dissocie la peur de la haine pour l'attacher à l'amour, comme lui ressemblant le plus, formant un couple par affinité et donnant une paire de la même substance:

« ...Comme si ce n'était pas la crainte qui rend l'amour intéressant? » demande-t-il, avant de s'interroger sur ce qui fait notre amour pour la nature: « N'y entre-t-il pas un fond mystérieux d'angoisse et d'horreur? [...] Et c'est justement cette angoisse qui charme le plus, il en va de même avec l'amour, lorsque celui-ci doit être *intéressant*. »

K. alors a cité un vers, rapporté par Suétone (dont il y a tout lieu de se méfier), que Caligula aimait, dit-on, répéter et qu'il avait emprunté à un

tragédien romain inconnu: *Oderint, dum metuant*, « qu'ils [me] haïssent, pourvu qu'ils [me] craignent ». La même idée, le même sentiment plutôt, est exprimé par Rabelais à l'aide des deux verbes pareillement conjugués, oindre et poindre: « Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra »; il faut traiter rudement (poindre, piquer, tourmenter) des gens grossiers pour s'en faire respecter (onction). Les frères Bescherelle, des grammairiens contemporains de Kierkegaard, avaient prévu, dénoncé et récusé par avance l'acception morale de poignant (au participe présent) dont ils redoutaient que l'usage finisse par l'accepter et l'imposer, au sens qu'on lui connaît, en effet, à présent de bouleversant et de pathétique, un prédicat qu'on pourrait croire façonné sur mesure, à l'intention du mélancolique!

« Ce qui est assez curieux », pour reprendre les termes de K., n'est-ce pas que, s'agissant de la mélancolie de quelque façon que ce soit, on puisse ignorer, venant d'un auteur auquel on se réfère volontiers, une page qui définit la mélancolie comme l'hystérie de l'esprit ou encore « la jalousie de son propre chagrin » (page 143), associe son apparition au refoulement de la personnalité, un frein apporté au mouvement de l'esprit sur lui-même, comme se ramassant pour bondir et se saisir de lui-même en tant qu'esprit – « sur toute joie pour l'étouffer j'ai fait le bond sourd de la bête fauve » dira Rimbaud –, différencie cette maladie de toutes les autres par l'indiscernabilité de sa cause et conclue à sa disparition possible par un traitement que seul l'esprit peut opérer en procédant à la recherche de cette cause.

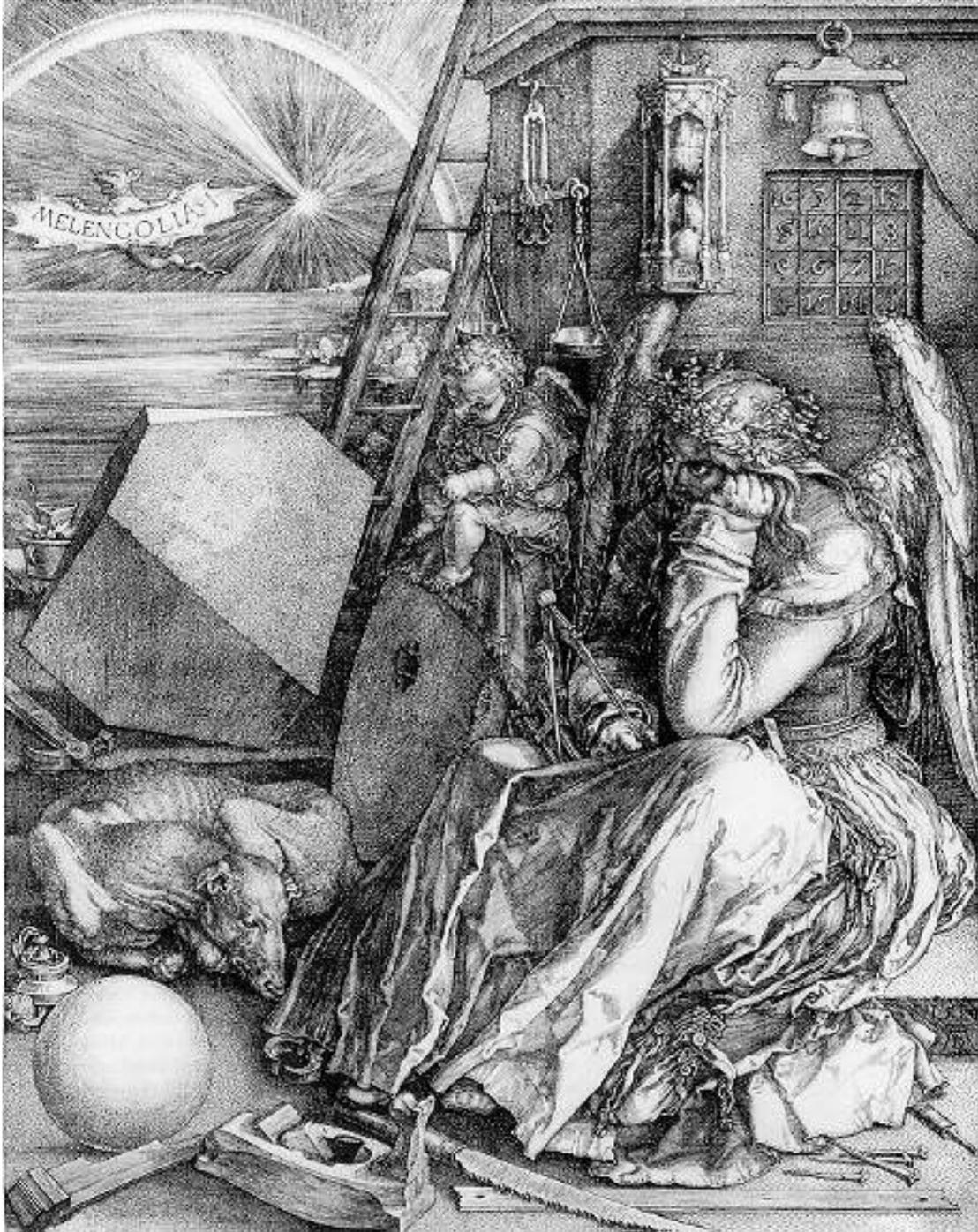
Plus étrange encore que curieux, la surabondante littérature de la psychanalyse ne fait quasiment aucun cas de K. pour tout ce qui touche à sa discipline, et très notoirement pour la délimitation de son domaine de validité avec le traitement du refoulement par l'esprit, c'est-à-dire avec la parole. Perpétuel jeu de bascule, Marx voulait, avec le matérialisme, replacer sur sa base, a-t-il dit-il, le système pyramidal que Hegel, estimait-il, avait fiché en terre sur la pointe de l'un de ses sommets. Freud excipe du pouvoir de l'esprit

sur la matière pour borner l'action de celui-ci au giron de l'individu. Deux phares du siècle passé, voués à présent au clignotement des feux de détresse. Côté Marx, bien qu'on ait appris que lumière et matière sont de même nature et que toute radiation est aussi matérielle que les éléments qui interagissent, on constate dans l'univers un déficit abyssal – pour autant que ce terme puisse signifier quelque chose à l'échelle de l'univers! – de matière « visible », empêchant notamment d'expliquer la formation des galaxies par la seule gravitation que décrit la relativité générale. Côté Freud, quelques molécules et quelques doutes ont envahi le complexe d'Œdipe ; c'est encore Kierkegaard qui rappelle que la petite-fille de Labdakos a davantage souffert d'être la fille de son père que de sa fratrie, ce qui revient à dire qu'Antigone ignore tout du complexe d'Œdipe et d'une prédiction alambiquée proférée par une prêtresse du temple de Delphes, tandis qu'elle s'enfonce dans le monde souterrain sous le poids de la ville de Thèbes et de ses ancêtres, plus qu'en raison des quelques poignées de poussière qu'elle a répandues, malgré l'interdiction de Créon, sur le corps de son frère Polynice.

« Dans la tragédie grecque le malheureux destin de son père ne préoccupe pas du tout Antigone. Il pèse comme une peine impénétrable sur toute la famille, Antigone continue de vivre, tranquille comme toute autre jeune fille grecque, oui, et lorsque sa mort est décidée le chœur la plaint de devoir quitter la vie dans un âge aussi tendre, de devoir la quitter avant d'avoir goûté au plaisir le plus beau, oubliant en cela évidemment la profonde peine même de sa famille. [...] La faute tragique dans *Antigone* [selon Sophocle] se concentre sur un point précis: elle a enterré son frère malgré la défense du roi. Si on regarde cela comme un fait isolé, [...] *Antigone* cesse d'être une tragédie grecque, et serait tout à fait un sujet tragique moderne. Ce qui crée l'intérêt tragique au sens grec, c'est que dans la mort malheureuse du frère, dans le heurt de la soeur avec une interdiction purement humaine, résonne le triste destin d'Oedipe, comme si les répercussions fâcheuses de celui-ci se ramifiaient auprès de chacun des

descendants de sa famille." (page 121).

Par contraste avec l'ignorance ou l'oubli de la référence à la mélancolie selon Kierkegaard, nous trouvons l'archi-célèbre gravure d'Albert Dürer, *l'Ange de la mélancolie*,

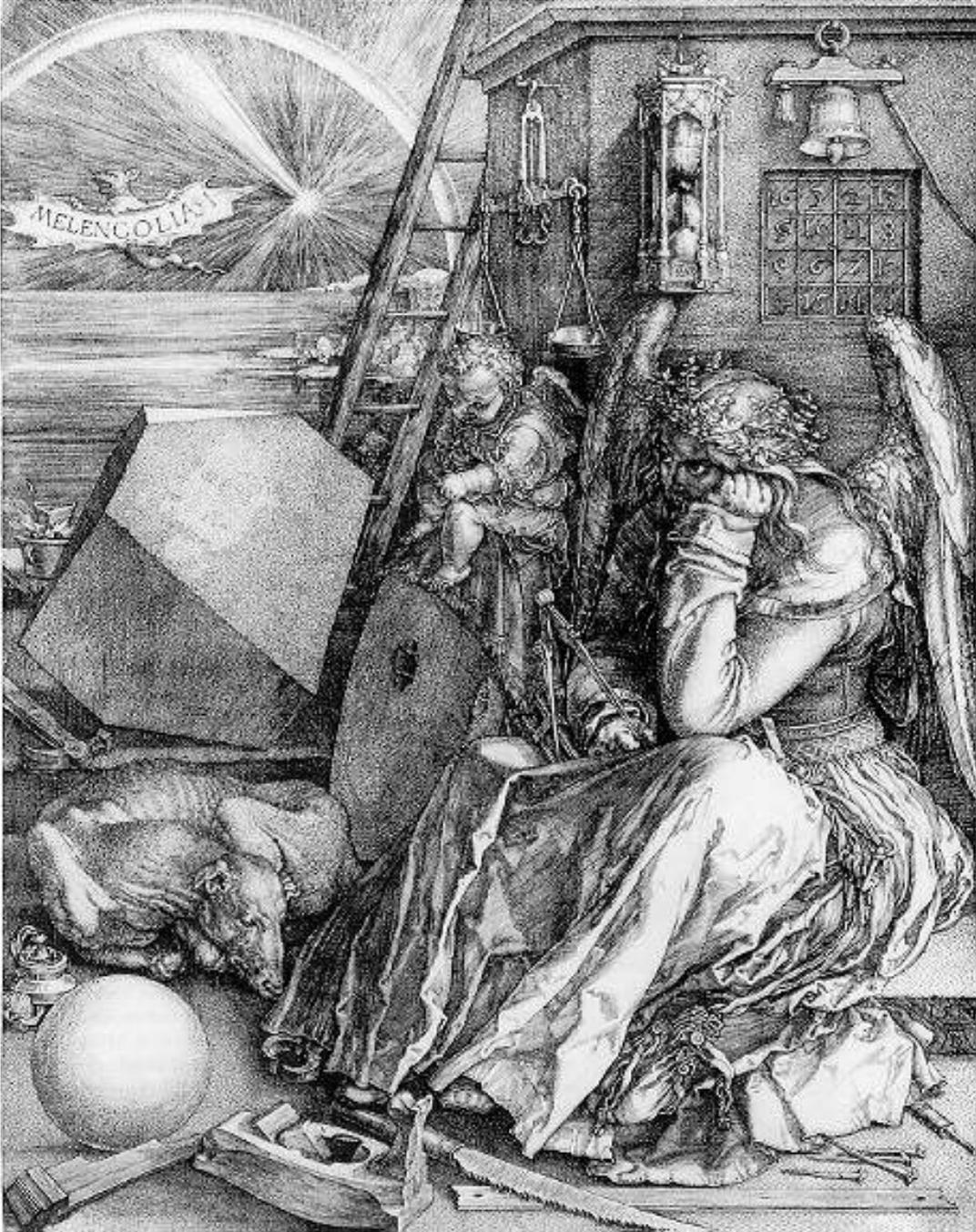


formant en quelque sorte une trilogie avec deux autres gravures exécutées par Dürer après la mort de sa mère, *Le chevalier, la mort et le diable*,



et Saint-Jérôme dans sa cellule.





L'abondance des instruments de calcul et de mesure – autant d'allégories dont les plus évidentes n'aident pas à éclairer les plus énigmatiques, encombrant le voisinage de cet ange au regard fixé sur l'horizon immuable bien que fuyant, témoigne non seulement du poids de l'univers physique dans sa méditation, mais encore d'une disposition, peut-être même d'une inclination à la médiation, chez cet ange assis et non agenouillé – a-t-on jamais vu (représenté) aucun autre ange assis?... prêt à calculer, selon le précepte évangélique: *homo*

sedens computat, et en conformité avec la devise de Leibniz: *sedeamus et calculemus*, « asseyons-nous et calculons », prêt donc à réfléchir à la façon des géomètres, *more geometrico*; un ange annonciateur de Spinoza, pourrait-on dire en résumé du remarquable commentaire que lui a consacré Erwin Panofsky.

La partie gauche de la gravure est largement occupée par un monumental dodécaèdre, l'un des cinq polyèdres réguliers dont le nombre limité n'est ni un artifice ni un accident: la somme des angles réunis autour d'un même sommet ne peut excéder 360 degrés et chaque sommet réunit au moins trois faces, soit 3, 4 ou 5 triangles: tétraèdre, octaèdre et icosaèdre (4, 8 et 20 faces), soit 3 carrés: le cube (6 faces), soit 3 pentagones: notre dodécaèdre à 12 faces. Les rapports mutuels entre sommets (S), faces (F) et arêtes (A) sont déterminés par la simple formule qu'à découverte l'inventif Euler: $A=S+F-2$; $S=A-F+2$ et $F=A-S+2$.

	Arêtes	Sommets	Faces
tétraèdre	6	4	4
cube	12	8	6
octaèdre	12	6	8
dodécaèdre	30	20	12
icosaèdre	30	12	20

On voit en haut et à droite de la gravure, enfoncé dans un mur, sous une cloche et à côté d'un sablier, un "carré magique" d'ordre 4; c'est la dimension du carré comportant, 4 par 4, 16 cases. La somme des nombres figurant sur chaque ligne et sur chaque colonne est toujours égale à 34, $1/2d(d^2+1)$, $4/2(4^2+1)=2*17$. Les nombres accolés au centre, sur la dernière ligne, 15 et 14, donnent la date de la gravure: 1514.

N'est-il pas étrange autant que curieux de voir, ces temps derniers, resurgir, à titre de distraction dans les journaux et présenté comme venant du Japon, sous le nom *d'Impérial Sudoku*, un jeu qui ne prétend pas guérir la mélancolie, mais dont les grilles ressemblent à celle du carré magique ornant

L'Ange de la mélancolie?

René Descombes (chez l'éditeur Vuibert) a collationné une grande variété de ces grilles ... sans du tout nous éclairer ni sur l'enjeu statistique et le rôle des carrés dits gréco-latins ni sur aucun des points qui restent ouverts, en attente d'une solution. Ces carrés superposent deux carrés tels qu'aucune valeur, lettres ou chiffres, ne se répète à chaque ligne et dans chaque colonne; ils sont dits parfaits si la somme des valeurs est non seulement égale pour les lignes et les colonnes, mais aussi pour toutes les diagonales. Voici un exemple de carré gréco-latin d'ordre 4, formé par la superposition de quatre figures: Valet, Dame, Roi, As et de quatre couleurs: Trèfle, K(c)arreau, Cœur, Pique, d'un jeu de cartes:

1	2	3	4
1T/V	K/D	P/R	C/A
2C/D	P/V	K/A	T/R
3K/R	T/A	C/V	P/D
4P/A	C/R	T/D	K/V

Ces carrés superposés servent à constituer des échantillons test pour l'examen de l'influence de quatre variables sur une grandeur donnée, par exemple l'effet d'un médicament ou plus généralement la réaction à une excitation; les lignes contrôlent la première variable, les colonnes la deuxième, le premier élément de la paire exerce sa surveillance sur la troisième variable et le second élément de la paire sur la quatrième.

Ils sont constructibles en toutes dimensions, à la seule exception pourtant de l'ordre 6. Pourquoi? On n'en sait toujours rien. Euler avait conjecturé cette impossibilité que Gaston Tardy a démontrée en 1900. Pourquoi les carrés gréco-latins, composés de carrés dits parfaits, refusent-ils la dimension 6?... le premier des nombres parfaits, qui sont la somme de leurs diviseurs propres: $1+2+3=6$; puis vient $28 = 1+2+4+7+14$... et on ne connaît que 28 nombres parfaits! de la forme $2^{n-1}(2^n-1)$ où 2^n-1 doit être un nombre premier. 28 est aussi le seul des

nombres parfaits connus pouvant s'écrire comme somme de deux nombres ayant le même exposant: $28 = x^n + y^n = 3^3 + 1^3$. Vient ensuite $496 = 2^4(2^5-1) = 1+2+4+8+16+31+62+124+248$. Etc.

Pour chaque ordre n donné (ou dimension), il y a généralement plus de 2, mais au maximum $n-1$ carrés latins (individuels), orthogonaux 2 à 2, c'est-à-dire pouvant former l'un avec l'autre un carré gréco-latin. On ne sait toujours pas non plus s'il est possible de déterminer tous les n pour lesquels cette propriété reste vraie.

Parmi beaucoup d'autres, une façon particulièrement ingénieuse de construire un carré a été préconisée par le fécond Euler, sous l'appellation de la méthode du cavalier. Elle consiste à avancer la suite des nombres dans le carré à la façon de cette pièce du jeu d'échecs qui se déplace par un saut. Mais attention! le procédé ne s'applique qu'aux dimensions impaires du carré qui, de plus, doivent être *ou bien* des nombres premiers *ou bien* des multiples de trois ... et là encore, on ne sait toujours pas à quoi cette exigence est due. Nous avons d'abord évoqué des conjonctions disjonctives avec le OU exclusif; nous finissons par la substitution avec le OU inclusif.

Jusqu'à une date récente, avant d'avoir vu le beau film de Gary Johnstone, diffusé par Arte, *une biographie de l'équation $E=mc^2$* , j'ignorais parfaitement qu'on devait à Émilie du Châtelet d'avoir repéré une erreur chez Newton ... là où Leibniz avait eu raison: il faut, en effet, multiplier la masse d'un objet par le carré de sa vitesse pour mesurer avec exactitude la force de l'impact qu'il peut produire, de telle sorte aussi que nous retrouvions des formules qui nous sont devenues familières, comme $1/2mv^2$ ou comme $1/2 gt^2$ pour l'accélération uniforme de la chute des corps, indépendamment de leurs masses. Emilie a reconnu, dans la lignée de Leibniz, que doubler de vitesse, c'est quadrupler l'énergie cinétique.

Pauvre Emilie, mère de trois enfants, morte en couches à l'âge de 43 ans ... et qui n'a droit qu'à deux occurrences dans l'*Encyclopaedia Universalis*!...

Élisabeth Badinter montre bien que Voltaire, plus épris et préoccupé d'idéologie que de vérité ou de simple justesse, pardonnait aisément à sa maîtresse la liaison de celle-ci avec Saint-Lambert, tandis qu'il a ressenti comme une trahison et une blessure personnelle que lui avait infligées Emilie son ralliement à Leibniz, qu'il avait jugé un peu vite et à tort rétrograde.

Jules d'Espinay Saint-Luc